

Fiche pédagogique

TRADERS

Diffusé sur TSR le 7 mai 2009



Emission : Temps Présent

Réalisation : Jean-Stéphane Bron

Production : Saga Production / Les Films Pelléas / TSR

Durée : 52 min

Public concerné : Dès 14 ans

Film présenté à l'occasion de la soirée TSR lors du 40^{ème} festival *Visions du Réel* à Nyon en avril 2009

Entretien avec le réalisateur, à lire au bas de cette fiche

Résumé

Le dimanche 14 septembre 2008 commence le tournage d'un film sur le *Wall Street Charity Boxing Championship*, une soirée de gala où des traders s'affrontent sur le ring au profit d'organisations caritatives. Mais le 14 septembre est aussi le jour où la banque Lehman Brothers fait faillite.

Alors que Wall Street traverse la plus grave crise de son histoire, le réalisateur Jean-Stéphane Bron recueille la parole de ces traders pris dans la tourmente, donnant ainsi un corps et un visage au « marché ». Les témoignages d'Evan, d'Austin, de Cécilia, et de Ben, recueillis entre leurs longues journées de travail et leurs séances d'entraînement,

deviennent le fil rouge du récit. Les traders, d'habitude plutôt réservés et discrets sur leur monde professionnel, se confient au réalisateur : ils parlent de leurs angoisses, de leurs cauchemars et de leur système de valeurs qui vient d'être brutalement remis en cause.

Dans leur intimité, pendant les semaines qui ont mis le feu à l'économie mondiale, le film met en lumière les excès d'un système et ses dérives. Il décrit les mécanismes de la crise de manière simple mais sans trop simplifier, en tentant de désigner les « coupables » de cette crise, pour autant que cela soit possible...

Commentaires

La Boxe comme une métaphore: chaque journée à la cloture du marché, il y a des perdants et des gagnants, comme à l'issue d'un match de boxe où il ne peut y avoir qu'un seul vainqueur... Grâce à cette métaphore qui sert de point de départ au réalisateur, ce documentaire vulgarise certaines notions de la finance et de l'économie mondiale, les rendant plus accessibles aux non initiés. Il questionne notamment les

responsabilités des uns et des autres, montrant que ce n'est finalement pas si facile de savoir qui sont "les gentils", et qui sont "les méchants"... Des thèmes aussi importants que les activités caritatives, la place des femmes dans certains corps de métiers, le goût du risque ou encore le rêve américain sont également abordés avec intelligence. Un très bon support pédagogique pour traiter de l'actualité et des éventuelles "leçons de l'histoire".

Disciplines et thèmes concernés

Education aux citoyennetés :
Les œuvres caritatives

Histoire :
La crise financière de 2008 et les leçons « tirées » de la crise de 1929.

Economie :
Qu'est-ce que la finance ?
Le métier de trader.
La chute de Lehman Brother.
La crise des subprimes

Politique :
La votation du plan Paulson.
Les auditions des commissions parlementaires américaines

Education aux médias :
L'utilisation d'images d'archives dans le documentaire

Objectifs

Comprendre davantage les enjeux de l'économie mondiale et de la crise des subprimes de 2008;

Acquérir un jugement critique de l'actualité politique et économique, notamment en analysant sa mise en forme dans un documentaire;

Prendre du recul par rapport à certaines actions dites "caritatives"

Pistes pédagogiques

1) **Avant de voir le film**, tentez une définition de ce qu'est la finance. **Après visionnement du film**, qui nous présente des professionnels de la finance empruntés pour donner une définition claire de ce qu'est la finance, faites un tableau avec dans une colonne les réponses données par la classe, dans une autre celles données par les traders, dans une troisième celles données par les deux professeurs d'économie, et dans une dernière celle donnée par le réalisateur (à travers sa voix off, mais aussi la construction du film). Comparer ces quatre colonnes, et débattre de cette notion.

2) Tous les traders ont un pseudo pour leur participation au tournoi. **Pendant le visionnement du film**, notez leurs « alias », et essayez d'expliquer pourquoi ils les ont choisis, et ce que cela révèle sur leur personnalité ou identité. Étendre le débat aux identités virtuelles du genre secondlife, et d'éventuels pseudos que vous auriez choisis pour vous-même.

3) Parmi les traders auxquels le réalisateur a choisi de donner la parole, se trouvent deux femmes, dont on a peu l'habitude de parler dans ce corps de métier. Il y a aussi Ben l'Australien, qui se qualifie d'outsider ou Cécilia, née de parents mexicains.

Décrire en quoi leur regard ou le jugement qu'ils ont de leur activité professionnelle ou de la société américaine est différent (ou complémentaire) de celui d'un Craig ou d'un Patrick, et ce qu'apporte au propos du réalisateur cette diversité.

4) Mettre en perspective les 700 milliards de dollars injectés dans

l'économie américaine (Plan Paulson) dont parle Nancy Pellosi dans le film et les 60 milliards de francs suisses injectés dans UBS par le gouvernement suisse, également en automne 2008.

5) Regarder un extrait du film *Wall Street* d'Oliver Stone, et comparer l'image qu'il donne des traders avec celle laissée par la vision du documentaire de Jean-Stéphane Bron.

6) On voit dans le film une série de maisons abandonnées. Quel effet produisent-elles sur le spectateur? Où pensez-vous qu'elles se trouvent? Faire des recherches sur internet pour comprendre ce qu'est la crise des subprimes. Se référer au numéro spécial du *Courrier international* cité en bibliographie, et plus particulièrement à l'article "Etats-Unis. Enquête sur un cataclysme immobilier".

7) Débattre en classe de l'éthique du tournoi de boxe "caritatif" décrit dans le film. Ecrire une rédaction sur le thème: "Peut-on faire de la bienfaisance à tout prix?".

8) Dans le film sont intégrées des images d'archives de deux natures. D'une part, des auditions devant la commission parlementaire (hearings) durant lesquelles on voit notamment Richard Fuld donnant des comptes sur la chute de Lehman Brothers, et d'autre part des images telles que celles de la roulette, du couple s'installant dans une nouvelle maison, ou du cowboy sur son cheval tombant dans la rivière. Décrire les différences que vous constatez entre ces images, et l'utilisation qui en est faite par le réalisateur pour faire avancer la narration.

Pour en savoir plus

http://www.fimarkets.com/pages/metier_trader.htm

http://www.lemonde.fr/la-crise-financiere/article/2009/03/12/pauvres-traders_1167062_1101386.html

http://fr.wikipedia.org/wiki/Plan_Paulson

<http://fr.wikipedia.org/wiki/UBS>

<http://www.courrierinternational.com/article/2009/04/01/enquete-sur-un-cataclysme-immobilier>

L'anti-crise : Manuel de survie (et d'analyse). Courrier international n°961. Numéro Spécial. 1^{er} avril 2009.

Attali Jacques, *La crise, et après ?*, Paris : Fayard. 2008

Zaki Myret, *UBS : les dessous d'un scandale. Comment l'empire aux trois clés a perdu son pari*. Lausanne : Favre. 2008

Enquête du "Monde" : "Pauvres traders !" du 13.3.2009 (à lire ci-dessous)

Wall Street, film d'Oliver Stone (1987)

Agnieszka Ramu, rédactrice e-media, mai 2009

Interview de Jean-Stéphane Bron, réalisateur de « Traders »

Peux-tu situer la genèse de *Traders* ?

Après « Mais im Bundeshuus / le Génie helvétique », j'ai commencé à réfléchir à l'idée d'un film sur l'économie, ou la finance. C'était assez vague, mais j'avais l'intuition que « quelque chose » allait se passer à un niveau global. Bien sûr, je ne savais pas quoi... Mais enfin, je me disais qu'après avoir filmé la démocratie en action, je pourrai essayer de filmer le capitalisme en action ! J'ai donc commencé à faire des recherches à une très large échelle. Chemin faisant, je suis tombé sur l'histoire de cette soirée caritative, le « Wall Street Boxing Charity Championship », où des traders s'affrontent sur le ring pour la bonne cause. J'y voyais une métaphore de la finance. Au-delà, c'était une porte pour accéder à un univers clos où la confidentialité est la règle. Après de longs mois de négociation avec les organisateurs, les choses se sont finalement débloquées. Et le film a pu se monter grâce à l'émission Temps Présent de la Télévision Suisse Romande, qui a été très réactive, et qui a fait le pari de s'engager sur un film qui était à ce moment-là très incertain. Ils m'ont dit oui au mois d'août. Et même s'ils sont très forts à Temps Présent, ils n'avaient pas prévu que l'économie mondiale allait s'effondrer...

Que s'est-il ensuite passé ?

Je suis arrivé aux Etats-Unis et, quasiment au même moment, la banque Lehman Brothers a fait faillite, déclenchant la crise que l'on sait. C'était assez déroutant, parce ce que je ne savais absolument pas comment faire face à l'actualité. Je recevais des messages d'amis qui me disaient : « C'est incroyable, quelle chance tu as ! Il doit se passer plein de choses... » Bien sûr qu'il « se passait des choses », mais principalement sur les plateaux de télévision, qui relayaient cette crise comme si c'était la guerre mondiale. La réalité, elle, se dérobaient. La réalité, c'était de l'autre côté des vitres fumées des buildings de Wall Street où personne n'a accès. Donc plutôt qu'essayer d'avoir accès à une chose impossible, je me suis concentré sur mes protagonistes, en essayant de les faire parler de ce qu'ils vivaient, de leur vision du monde. C'était pas si simple. Pour eux, j'étais là pour faire un film sur la boxe.

Justement, comment les as-tu abordés ?

De façon assez ludique. Je me disais qu'il fallait un peu dédramatiser. La préparation à la soirée de gala m'en donnait l'occasion : deux questions sur la boxe, une question sur la crise... Je suis un disciple fidèle de la « méthode Colombo » qui consiste à poser des questions l'air de rien.

As-tu "casté" les traders / boxeurs en fonction de traits précis ?

Non, pas du tout. Au début, je pensais que j'allais faire une sélection, que j'allais suivre 3 ou 4 personnages, mais très vite, vu les circonstances, j'ai abandonné cette idée. J'avais une chance inouïe d'avoir des acteurs de Wall Street prêts à se laisser filmer. Je me suis dit : allons-y, tournons et voyons après ! Et puis j'ai très vite eu conscience que ce qui était le centre du film, c'était la parole, qu'il s'agissait avant tout de mettre en scène la parole. Dès le départ, j'avais une intention très simple : essayer de mettre un visage et un corps sur ce qu'on appelle « le Marché ». Cette entité abstraite, que les médias humanisent, et qui semble animée par ses propres forces. Dans le langage courant, on dit : « Les Marchés ont bien réagi », « les Marchés ont fait ceci ou cela ». On oublie que ce qui anime le système, ce sont des gens : des hommes et des femmes, qui, pour de bonnes ou de mauvaises raisons, agissent selon des valeurs, une vision du monde, etc.. Dans un temps très court, quelques semaines, c'est à la découverte de ces gens que j'ai essayé d'aller.

Travaillant sur le sujet depuis un certain temps, l'accélération de la crise t'a-t-elle étonné ?

Si j'avais pu prévoir les événements, je serais aujourd'hui un homme très riche ! Je suis parti de l'hypothèse que les tensions à l'intérieur du système étaient devenues trop fortes, les inégalités trop grandes, la pression sur l'environnement immense, etc... Je pensais que les forces politiques ne pouvaient pas céder éternellement devant les forces économiques. Je suis parti de ces constats et j'ai attendu de voir venir... Je peux dire que je n'ai pas été déçu. Tout ce qui se passe depuis deux ans, je le vois et je le lis à travers le prisme d'un film en devenir. Tous les jours je me dis : comment faire du cinéma au milieu de ce tourbillon de nouvelles et d'événements ? Comment être dans l'universel et l'intemporel ? Pour un réalisateur, ce sont des questions passionnantes, mais aussi très flippantes...

Propos recueillis par Jean-Louis Kuffer, avril 2009.

Enquête

Pauvres traders !

LE MONDE | Article paru dans l'édition du 13.03.09

C'est en 1987 qu'Alexandre a voulu devenir trader. "Quand j'ai vu Wall Street, d'Oliver Stone", se souvient-il. Le film a fait fantasmer toute une génération d'adolescents sur les "golden boys". Un monde viril, impitoyable, inaccessible. A 34 ans, Alexandre a réussi. Il est trader à New York, depuis près de dix ans déjà. Il travaille dix heures par jour, parfois plus, dans une salle de marché non loin de Times Square.

Mais aujourd'hui, son métier, qui consiste à acheter et vendre des produits financiers sur les marchés, à prendre des risques aussi, ne fait plus rêver. Il est devenu scandaleux. Depuis que la crise financière s'est transformée en récession mondiale, les golden boys qui faisaient la fierté de Wall Street et de la City de Londres sont la honte du capitalisme. Taxés de tous les maux, irresponsables, cupides, flambeurs, ces jeunes loups sont tenus pour responsables de l'implosion du système financier mondial. "Il y a eu des excès, reconnaît Alexandre, mais, au fond, on n'a rien fait de mal !"

Pour le jeune homme, les traders sont des boucs émissaires de la crise. "On tire à boulets rouges sur nous, c'est très hypocrite", estime-t-il. Bien sûr, il y a eu des Madoff, des Kerviel, des clients trompés, des règles transgressées, des sommes folles investies sur les marchés. "Mais la plupart des traders font bien leur boulot", assure Alexandre. Il parle d'un métier difficile, où l'on est seul responsable de ses erreurs. "Lorsqu'on arrive le matin, c'est un peu comme si on entrait sur un terrain de tennis. Soit tu joues bien, soit tu perds", raconte-t-il. Ceux qui perdent, les mauvais, sont vite repérés. Ceux qui gagnent triomphent souvent... "Oui, on gagne bien notre vie", reconnaît-il.

Cet argent, justement, ces bonus de plusieurs millions de dollars qui ont fasciné la génération d'Alexandre, suscite l'indignation, de Paris à New York, de l'Élysée à la Maison Blanche. "Je suis plus choqué par le système de rémunération de ceux qu'on appelle les traders que par celui des présidents de banques. C'est ce système-là que je veux changer", avait déclaré Nicolas Sarkozy, le 5 février, avant d'annoncer l'adoption d'un code encadrant la distribution des bonus.

Chez les traders, dont beaucoup soulignent avoir voté pour le chef de l'État, l'attaque passe mal. "On parle beaucoup de la rémunération des traders, mais les gérants de fonds de Private Equity (capital investissement), les gérants de hedge funds (fonds spéculatifs), pour eux, il n'y a pas de limites", proteste Antoine, 32 ans. Toutefois, il y a des rémunérations "inexplicables, injustifiables, admet-il, parce qu'un trader prend des risques, mais n'a, dans le fond, pas plus de responsabilités qu'un chef d'entreprise".

Et c'est bien "pour le pognon" qu'Antoine a choisi de travailler dans la finance. D'abord gérant, avant de créer son propre fonds d'investissement à Paris, qu'il a revendu il y a un an, juste avant que le marché ne craque. Il s'en est bien sorti. Mais aujourd'hui, il ne sait pas s'il va continuer : "Si c'est pour être livré à la vindicte populaire..."

Quand il sort, quand il rencontre des clients, Antoine sent la méfiance, lorsqu'il dit son métier. "On est mal vus", raconte-t-il, les gens ont compris que les banques, les traders n'étaient pas infaillibles. Du coup, il ne se sent plus très à l'aise dans le milieu de la finance. L'a-t-il jamais été ? Antoine n'a jamais voulu partir à Londres, à la City, la Mecque des traders. "Là-bas, le monde de la finance est cloisonné, les traders français ne parlent pas à ceux qui ne font pas de la finance, encore moins à des Anglais, ils les prennent pour des ploucs", dit-il.

Lui envisage de faire autre chose. Mais quoi ? "La finance m'a rendu très cynique. C'est là que tout se joue et se décide. Le pouvoir qu'ont les hommes politiques est très relatif, juge-t-il. En France, si c'était Ségolène Royal plutôt que Nicolas Sarkozy, ça ne changerait sans doute rien à la manière dont se passent les choses."

Crise ou pas crise, Maxime, 28 ans, se sent loin de tous ces débats. Il ne se considère pas comme un trader mais comme un "petit artisan de la finance". Pour être trader, "à Londres ou à Wall Street, il faut faire l'X, Centrale", explique-t-il. Maxime, lui, n'a "qu'une" maîtrise de sciences éco et un master de marchés financiers. Et la crise a eu raison de son job : Maxime a été licencié il y a quelques mois. Depuis, il achète et vend des actions, mais pour son compte. Etudiant, il jouait déjà en Bourse à la bibliothèque de l'école. Pour lui, ce n'était pas "une question d'argent" mais un stimulant intellectuel. "J'aime bien voir bouger les actions, explique-t-il, on est au cœur de l'actualité !"

Une déclaration politique, une guerre à l'autre bout du monde, font bondir ou plonger le marché. "Quand Nicolas Sarkozy a dit qu'il allait supprimer la taxe professionnelle, ça s'est vu tout de suite sur le cours des constructeurs automobiles, Renault, Peugeot, etc., poursuit-il. Aujourd'hui, nous sommes les bêtes à abattre." Pourtant, quand tout allait bien, personne ne disait rien. "On a fait gagner beaucoup d'argent. Le vrai problème, ce ne sont pas les traders mais les dérivés de crédit que les banques ont développés", argue-t-il.

Depuis Londres, Marie-Caroline, courtier d'une trentaine d'années, se sent moins victime de cet ostracisme. Là-bas, "les gens ont assez profité du système" pour ne pas le critiquer frontalement. Pour elle, le monde de la finance a été, et reste, une heureuse découverte faite "un peu par hasard".

Diplômée d'une petite école de commerce à Paris, elle commence dans le marketing mais s'ennuie. Elle postule alors pour une société de Bourse en tant qu'analyste. A côté d'elle, il y a les traders, et elle trépigne d'envie de prendre les mêmes risques qu'eux. Elle franchit le cap deux ans plus tard. "Ça m'a plu parce que je suis joueuse, signale-t-elle. C'est un métier passionnant. Tous les jours, vous avez une feuille blanche qu'il faut remplir. Chacun doit faire son chiffre d'affaires. Ça ne dépend que de vous."

La jeune femme part alors à Londres pour suivre son amoureux, lui aussi dans la finance, à la City. Un milieu "hyper-compétitif". Tous ses copains travaillent dans la finance. "Il y a de l'arrogance et de la démesure, reconnaît-elle, des petits jeunes de 25 ans qui s'achètent des Porsche et qui ont l'air ridicule." Elle poursuit : "Les Anglais d'une façon générale sont des jouisseurs. Ils sont dépensiers."

Alors oui, il y a eu des débordements, des soirées délirantes dans les boîtes de nuit, avec champagne et jolies filles. Mais depuis plusieurs années, ces histoires-là, qui ont fait la "une" du Financial Times, n'ont plus cours. In fine, "cette crise a du bon, elle rend les gens plus humains", explique Marie-Caroline.

Les excès des années 2000, marquées par une hyper-spéculation et l'incroyable flambée des bonus dans les salles de marché, sont-ils bel et bien révolus ? Les plus vieux des traders, qui ont commencé leur carrière dans les années 1990, aimeraient revenir à l'essence de leur métier : "Permettre aux clients de trouver le meilleur prix pour acheter et vendre !", clame Jean-Philippe, 42 ans, trader à Paris depuis 1991. "On voudrait nous faire passer pour des débiles ou des fous. Mais sait-on seulement à quoi servent les traders ?, interroge-t-il. Moi, je suis spécialiste en valeurs du Trésor, ce qui signifie que je place la dette de l'Etat et que j'en assure la liquidité. Toutes les semaines, je suis reçu à Bercy. Je suis un maillon important de la chaîne de refinancement de l'Etat. Sans moi, l'Etat ne pourrait pas placer sa dette, le contribuable paierait plus d'impôts !"

A mille lieues de la caricature publique qui en est faite, Jean-Philippe décrit un monde de règles, policé, maître de soi, au service de l'économie et de la production. "Pour quelques fraudeurs, il y a des milliers de professionnels au sang froid qui suivent l'actualité économique, l'analysent et ne prennent jamais leurs décisions à la légère, poursuit le quadragénaire. Quand Areva NP (l'ex-Framatome) achète du cuivre, il doit se prémunir contre les variations de prix. Eh bien, c'est auprès des traders qu'il trouve ses garanties !"

Surtout, derrière les traders stars grassement payés se cachent une foule d'opérateurs de marché anonymes, qui travaillent de 7 heures à 19 heures et "ne volent pas leur argent". "Je ne roule pas en Porsche, j'ai fini de payer mon appartement mais j'ai beaucoup travaillé pour cela. Je n'ai pas à en rougir", assène le financier.

Comme beaucoup de ses collègues, Jean-Philippe sort "laminé" de cette crise et des mises en cause publiques contre sa profession, orchestrées jusqu'au plus haut sommet de l'Etat. "J'aurais bien aimé que le chef de l'Etat condamne les voyous, mais reconnaisse le rôle-clé joué par les banques et les traders dans la gestion des déficits publics...", regrette-t-il. La polémique a laissé des traces jusque dans les familles.

Il y a quelques jours, sa fille de 7 ans a débarqué dans le bureau où il travaillait, avec, à la main, un exemplaire du Journal de Mickey. Picsou y injurait son neveu Donald en ces termes : "Espèces de déséquilibré ! Saboteur, trader !" "Papa, c'est vrai que t'es un voleur ?", a interrogé la petite fille.

Claire Gatinois et Anne Michel